

Guerre, cosmopolitisme et *Weltliteratur*. Polémiques entre Romain Rolland et Thomas Mann lors de la Première Guerre mondiale

Manfred Schmeling

Universität des Saarlandes, Saarbrücken

Résumé: Tous deux prix Nobel de littérature, Romain Rolland et Thomas Mann ont toujours revendiqué un franchissement culturel des frontières. Toutefois, ils envisagent l'internationalité et le cosmopolitisme à partir de leurs propres perspectives, que celles-ci soient individuelles, culturelles ou nationales. Cette dynamique est évidente dans le contexte de la Première Guerre mondiale. Les crises internationales ne sont pas nécessairement synonymes de repli littéraire sur la nation et la patrie, mais peuvent – comme le montre notamment Au-dessus de la mêlée de Romain Rolland – inciter les écrivains à mettre l'échange intellectuel au service d'un dépassement des crises. La réaction de Thomas est à ce titre totalement différent dans ses *Betrachtungen eines Unpolitischen*, où il défend, contre la posture pacifiste et "bien-pensante" supranationale de Rolland, un cosmopolitisme (*Weltbürgertum*) imprégné de nationalisme (allemand).

Mots-clé: hybridité culturelle, idéologie civilisatrice, panhumanisme, citoyen du monde

Weltliteratur: une notion fourre-tout

La “Weltliteratur”, “literatura mundial” en portugais, demeure un sujet de prédilection pour les comparatistes: des bataillons entiers d’étudiants, d’enseignants et de chercheurs nous submergent de définitions, de conceptualisations, de descriptions et d’énumérations... se retrouvant à chaque fois confrontés à l’inépuisable herméneutique d’un phénomène “mystérieux” et pourtant bien réel: la Weltliteratur. En fin de compte, ils se trouvent dans la même situation que le Faust de Goethe: “Da steh’ ich nun, ich armer Tor! Und bin so klug als wie zuvor” [Et me voici, pauvre fou, Tout juste aussi avancé que naguère.] (Goethe s/d: 14). D’emblée, la traduction du mot pose problème: les Français par exemple convoquent des notions alternatives telles que “littérature mondiale”, “littérature universelle” ou, plus récemment – dans un contexte post-colonial –, “littérature-monde”.

Si je choisis d’employer ici le terme de “Weltliteratur”, c’est parce que des écrivains comme Romain Rolland, André Gide, Thomas Mann ou Stefan Zweig concevaient encore une telle littérature à partir de la tradition goethéenne. Au plan méthodique, je souhaite donc parvenir à l’historicisation d’un réseau social spécifique dans le contexte franco-allemand. De ce point de vue, les concepts aujourd’hui si présents de réseau social, maillage international ou encore de champ littéraire, possèdent d’ailleurs une tradition: comme on sait, Goethe parlait métaphoriquement de “commerce de biens spirituels” (“geistiger Handelsverkehr”) afin de comprendre le phénomène de la Weltliteratur comme un signe de communication technologique et économique. C’est d’abord de ce fait que Goethe a acquis la réputation d’un analyste moderne, et visionnaire, des phénomènes littéraires mondiaux – fait qui a également contribué, malgré certaines critiques au sujet d’un prétendu eurocentrisme de Goethe, à ce que l’on puisse toujours utiliser de façon fructueuse son concept de Weltliteratur.

L’idée goethéenne de Weltliteratur au sein du dialogue franco-allemand

Les raisons des confrontations à la Weltliteratur en temps de guerre et de crise sont nombreuses et complexes. Globalement, les positions à ce sujet peuvent être appréhendées grâce aux trois catégories suivantes: le cloisonnement à l’égard d’une culture étrangère, le

“pour et contre” critique, le souhait d’une internationalisation plus importante. Dans ce contexte, il s’agira d’examiner au cas par cas le rôle de facteurs idéologiques spécifiques.

Evoquons dans un premier temps la vision française du phénomène.

L’attitude des écrivains français vis-à-vis du phénomène d’une “littérature universelle” a de facto beaucoup à voir avec la réception de Goethe. Goethe était et est considéré par les Français en général comme l’incarnation d’un état d’esprit cosmopolite, humaniste et libéral. Si, en temps de crise, il y eut aussi des exceptions – comme quand un certain Barbey d’Aurevilly, peu après le conflit de 1870/71, qualifie le Faust de Goethe de “canon Krupp littéraire” (Barbey d’Aurevilly 1913: 20) –, celles-ci peuvent être mises au compte de stéréotypes liés à l’époque. (N’empêche que l’entreprise allemande de Krupp fabriquait les armes les plus lourdes et les plus sophistiquées pour les trois dernières guerres européennes). En général, Goethe était considéré, au-delà de toute évidence nationale et bourgeoise, comme un représentant de l’Allemagne se caractérisant par ses positions supranationales. C’est à partir de cette prémisse que non seulement des auteurs comme Romain Rolland ou André Gide lui ont fait écho, mais également de nombreux auteurs de langue allemande, Thomas Mann surtout. Mais c’est justement Thomas Mann – ce dont nous traiterons encore plus en détail – qui plaide, à la différence de certains Français, pour une lecture spécifique de la conception goethéenne de la littérature apparemment si ouverte, en glorifiant la revendication d’une littérature mondiale et l’ouverture cosmopolite dans une veine très patriotique: il associe en effet ces dernières à des qualités véritablement allemandes. Se pose dès lors la question de savoir si une forme de *contradictio in adjecto* – qui suivrait la devise: “les Allemands sont les meilleurs cosmopolites” – ne se révélerait pas ici.

De fait, dans ce contexte, les contradictions, ou du moins les ambiguïtés, ne sont pas rares. Les écrits de Goethe semblent ainsi imprégnés de déclarations positives au sujet de la *Weltliteratur*. Mais celui-ci a aussi souligné: “Maintenant qu’une *Weltliteratur* s’instaure, c’est, à bien examiner, l’Allemand qui a le plus à y perdre; il ferait bien de réfléchir à cette mise en garde” (Goethe 1991, t. 17: 710). Thomas Mann affirme cependant que “la mise en garde de Goethe face à une perte d’identité allemande peut paraître superflue. Là où existe

une certaine grandeur, la physionomie nationale s'impose sans faute [...]” (Mann 1986: 166). L'attitude de Goethe à ce sujet est, au minimum, ambivalente. Dans une lettre à Zelter, il se montre tout sauf délicat quand il aborde cette Weltliteratur pour laquelle il avait plaidé et qui, à présent, afflue jusqu'à "s'y noyer": "L'Ecosse et la France déversent leurs liquides (ergießen sich) presque quotidiennement" (Goethe 1998, t. 20.2: 1116).

Si l'on relève ici des réserves par rapport à un "trop-plein" de Weltliteratur, celles-ci sont sans doute moins liées à une peur générale de l'influence qu'à des critères qualitatifs. D'ailleurs, Goethe intégra justement les "classiques" et les œuvres majeures à son concept. La peur de l'influence, à laquelle nous nous sommes notamment confronté il y a quelque temps dans l'ouvrage *Handbuch Komparatistik* (Schmeling 2013: 149) est d'ailleurs intéressante dans le contexte traité : celle-ci peut freiner ou empêcher l'ouverture aux littératures du monde, que ce soit pour des raisons idéologiques ou psychologiques. André Gide, dans un article écrit en 1900, a clairement mis en garde contre la peur de l'influence (Gide 1999: 403), et estimé l'influence de Goethe, Nietzsche ou Dostoïevski sur sa propre œuvre comme bénigne, c'est-à-dire comme un facteur complémentaire. A ce titre, il formule une justification qui s'apparente fortement à un sophisme: il aurait déjà eu ces auteurs "en lui" avant même d'apprendre à les connaître: "si je me laissais instruire par Goethe si volontiers, c'est qu'il m'informait de moi-même" (Gide 1999a: 710). Thomas Mann, qui n'a jamais nié le pouvoir de telles suggestions – probablement, aussi, parce qu'elles ne sont que trop évidentes dans son œuvre – parla ouvertement de "lectures revigorantes" (Stärkungslektüren), et de Romain Rolland nous est parvenue, au sujet de Goethe, la constatation laconique: "Il m'a nourri" (Rolland 1961: 138). C'est sur cette base empirique que l'on peut reconstituer un lien direct avec l'idée d'une Weltliteratur fondée sur le principe qu'il existe une intertextualité internationale. La réception de cultures étrangères et la manière dont celle-ci se manifeste dans les productions individuelles livre la preuve plus ou moins explicite de l'existence de mouvements et structures littéraires mondiaux.

André Gide a d'autre part, dès 1909, résumé un concept spécifique – qui, même si ce n'est pas celui de Weltliteratur, évoque un engagement littéraire international – par la formule dialectique suivante: "aucune œuvre d'art n'a de signification universelle qui n'a

d'abord une signification nationale, n'a de signification nationale qui n'a d'abord une signification individuelle" (Gide 1999b: 177). Cette dialectique relève des structures fondamentales des processus littéraires mondiaux, au sein desquels la pensée nationale, voire patriotique, est toutefois plus ou moins prégnante, chez des auteurs comme Gide, T. Mann ou Rolland, selon les contextes historiques donnés. A la différence de Mann et Gide, qui, au vu de l'idée d'une unification européenne, mettent en garde contre une dénationalisation de la littérature – "C'est une profonde erreur de croire que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées", dit Gide (1919: 46) –, Romain Rolland nivelle sans cesse l'instant de tension dialectique entre les cultures par son approche universaliste de l'amour du prochain. Dans son Journal des années de guerre 1914-1919 Rolland reproduit une lettre qu'il avait adressée à Mme Avril Sainte-Croix en avril 1915. Cette lettre témoigne d'une conscience littéraire internationale fondée sur un esprit profondément humaniste et pacifiste: "Tout ce qui souffre est ma patrie. Tout ce qui fait souffrir est mon ennemie. Je n'ai pas écrit Jean-Christophe pour un seul pays, qui s'enferme dans son deuil et dans ses passions. Je l'ai écrit, je l'ai dédié: 'Aux âmes libres de toutes les nations'. C'est avec elles que je communie aujourd'hui. D'un bout de l'Europe à l'autre, nous nous donnons la main (...)" (Rolland 1952: 323). Quand l'écrivain parle dans Jean-Christophe d'une "pénétration mutuelle" des peuples (Rolland 1972: 469), c'est, semble-t-il, selon un point de vue éthique. Dans ce contexte, certaines réminiscences mythologiques sont mises au service d'une idéalisation humaniste de l'amitié franco-allemande. Le nom du héros éponyme et, explicitement, l'apothéose finale, rappellent le souvenir de Saint Christophe, qui transporte l'enfant Jésus d'une rive à l'autre du fleuve – une image spirituelle, qui se fond dans celle d'une génération nouvelle, plus jeune – et meilleure.

André Gide se montre moins idéaliste; il part du principe que "nos plus grands artistes sont le plus souvent des produits d'hybridations et le résultat de déracinements, de transplantations" (Gide 1909b: 179). Aujourd'hui en cette ère de mobilité importante, cette pensée est plus vraie que jamais. Mais son concept est plus pragmatique, plus conforme à la réalité. D'une part, il défend ici les influences ethniques contre une conception nationaliste

de la littérature; toutefois, il souligne d'autre part que ce sont justement aux représentants d'une "grande littérature" (c'est-à-dire d'une *Weltliteratur*?) – Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantes, Molière, Goethe, Ibsen, Dostoïevski – qu'il incombe des obligations par rapport à l'héritage national (Gide 1999b: 177).

Il en ressort ainsi que l'impulsion dialectique constitutive de l'ancrage national de processus culturels englobants est devenue une forme de bien commun international. Car Thomas Mann souligne lui aussi, en faisant nettement écho à Gide, "que l'on ne devient pas international avant d'avoir été national; et que ces deux notions ne sont donc pas contradictoires: la première n'est rien d'autre que l'accentuation de la seconde" (Mann 1986: 167).

Simultanément, un curieux paradoxe se révèle dans la confrontation à Goethe. C'est justement parce qu'il exerça l'influence d'un défenseur national d'une conception universelle et humaniste de la culture qu'il apparaît aux yeux des Français "moins allemand que les autres auteurs allemands" (selon Gide): "S'il nous apparaît, à nous Français moins allemand que les autres auteurs d'Outre-Rhin, c'est aussi qu'il est plus généralement et universellement humain [...]" (Gide 1999: 707). On constate ici l'effet direct des crises politiques sur l'environnement intellectuel. La citation, datant de 1932, est déjà à relier au contexte de la politique d'hégémonie national-socialiste, et rappelle une observation très semblable de Gide, formulée peu après la Première Guerre mondiale (en 1919): "La Prusse a si bien asservi l'Allemagne qu'elle nous a forcés de penser : Goethe était le moins allemand des Allemands" (Gide 1919: 46). Les images négatives du pays voisin – et cela vaut pour les deux côtés de l'axe franco-allemand – sont régulièrement ravivées dans les contextes belliqueux. Dans le spectre de ce "regard croisé", comme on le nommerait aujourd'hui, Goethe et sa conception de la littérature jouent un rôle d'autant plus compensatoire: celui de la conciliation.

Gerhart Hauptmann, Thomas Mann et Romain Rolland

En somme, de tels exemples renvoient à une distinction centrale au sein du camp français: la distinction entre la bonne ou vieille Allemagne d'une part, et l'état prussien-

militariste d'autre part. Ce jugement parcourt comme un leitmotiv les écrits de nombreux intellectuels français, de même que le discours sur la *Weltliteratur* et l'universalisme est per se d'abord celui d'un groupe social spécifique, associé aux "intellectuels" par Rolland même, à savoir l'élite internationale, les libres penseurs.

Or, c'est à partir de cette distinction entre "bon" et "mauvais", relativisant une image unilatérale de l'Allemagne, qu'un Romain Rolland fut à même d'écrire un roman tel que *Jean-Christophe* (1904-1912), ou encore un ouvrage anti-militariste comme *Au-dessus de la mêlée* (1914/15) – des œuvres au sein desquelles l'Allemagne de Goethe et Beethoven est toujours convoquée sous une lueur positive. Dans *Jean-Christophe*, il est fait allusion à la situation de l'Europe peu avant le début de la Grande Guerre dans les dernières pages du roman: "L'incendie qui couvait dans la forêt d'Europe commençait à flamber" (Rolland 1972: 452) Au plan fictionnel, Rolland se ressaisit de l'héritage goethéen en dotant l'héro du roman, le musicien allemand Christophe d'une mentalité pacifiste, cosmopolite et empathique: "Il se trouvait dans l'état d'esprit de Goethe en 1813. Comment combattre sans haine?" Et plus loin: "Quand on est parvenu à un certain degré de l'âme, on ne connaît plus de nations, on ressent le bonheur ou le malheur des peuples comme le sien propre" (*idem*: 453)

De tels accents emphatiques et idéalistes au milieu des troubles de guerre naissants (1912) – l'ouverture aux autres nations se révèle dépolitisée, transformée en bonté humaine et en amour fraternel – sont longuement commentés par Thomas Mann dans ses *Betrachtungen eines Unpolitischen* (1915-1918) (*Considérations d'un apolitique*), qui fait preuve à ce titre d'une éloquence tout ironique. Lors de la Première Guerre mondiale, Thomas Mann et Gerhardt Hauptmann se situent de facto aux antipodes de Romain Rolland. C'est à eux, qui soutiennent la guerre et la destruction en raison des intérêts nationaux de l'Allemagne, que Rolland s'oppose notamment dans son recueil d'essais *Au-dessus de la mêlée* (1915): "Je sais tout ce que je dois aux penseurs de la vieille Allemagne; et encore à l'heure présente, je me souviens de l'exemple et des paroles de notre Goethe – il est à l'humanité entière – répudiant toute haine nationale [...]" (Rolland 2013: 47).

En cette deuxième année de guerre, l'ouvrage en était déjà à son 39^e tirage. La réception fut énorme, en partie hostile au sein du lectorat français. Rolland fut ainsi critiqué en raison de son attitude germanophile, qui fut considérée comme trahison à la patrie.

Hauptmann, représentant du naturalisme allemand, avait justifié la destruction de la ville belge de Louvain dans un article du Berliner Tageblatt (26/08/1914) et Thomas Mann, dans "Gedanken im Kriege" (*Pensées de guerre*, Mann: 1981), tenta d'enjoliver la guerre en se fondant sur sa thèse d'un combat de la culture contre la civilisation. Thomas Mann polémisait contre les rationalistes et humanistes français, contre les "Zivilisationsliteraten" comme il les appelait, c'est-à-dire contre les écrivains politisés, au nom de la culture allemande: les romantiques, la métaphysique, Nietzsche etc. Il s'agit d'ailleurs d'un débat qui a laissé ces traces dans certains cercles politiques du côté allemand: Le mot "Kulturnation" désigne aujourd'hui un ensemble de tradition, mentalité, religion, vie sociale etc. qui n'a pas de frontières et qui est placé plus haut que la notion de l'état et du système politique d'un pays.

Le débat qui s'ensuivit pendant la guerre entre les intellectuels des deux côtés de la frontière fut très émiétté et ne laissa pas grande place à des réflexions au sujet de la Weltliteratur. "Êtes-vous les petits-fils de Goethe, ou ceux d'Attila?", demande alors Romain Rolland dans une lettre ouverte adressée à Gerhart Hauptmann (Rolland 2013: 49).

Les positions pacifistes de Rolland et sa volonté d'unification, qui suivait moins une visée géopolitique que panhumaniste, sont facilement constatables au sein de sa gigantesque correspondance et de ses essais et œuvres de fiction, tout aussi nombreux, qui lui valurent de recevoir le prix Nobel de la paix en 1915. Le fondement intellectuel d'un intérêt à franchir les frontières nationales est par exemple évident dans *Les Précurseurs* (1923), qui évoque notamment l'extension quasi-planétaire du concept rollandien de culture. De par certains aspects, l'encouragement au contact avec les auteurs asiatiques rappelle la promenade orientale de la littérature mondiale chez le Goethe du *West-östlicher Divan*. Rolland déplore l'étroitesse de l'"idéal intellectuel d'une nation unique", voire d'une Europe unifiée. L'heure serait plutôt venue "de marcher vers l'idéal d'humanité universelle, où les races européennes du Vieux et du Nouveau Mondes mettent en commun leurs trésors

spirituels avec les vieilles civilisations de l'Asie – de l'Inde, de la Chine et du Japon – qui ressuscitent. Toutes ces formes magnifiques de l'humanité sont complémentaires les uns des autres. La pensée de l'avenir doit être la synthèse de toutes les grandes pensées de l'Univers" (Rolland 1923: 45).

Face à la grandiloquence de cette formulation on semble perdre de vue une approche concrète du fait littéraire mondiale. À quelle "synthèse" fait-il précisément référence? La liste de noms et contacts internationaux auxquels Rolland avait affaire est tout aussi englobante: Shakespeare, Goethe, les grands compositeurs allemands, qui faisaient partie de l'arsenal culturel du Français, les intellectuels contemporains Whitman, Tolstoi, Ghandi, Tagore, Zweig, Hesse, Gide etc.... Du côté de Thomas Mann, l'on trouve des adresses en partie politiques, en partie littéraires, mais qui, du moins avant 1920, croissent sur un autre terrain idéologique que chez Romain Rolland. Comment réagit Thomas Mann?

La confrontation à Romain Rolland dans *Betrachtungen eines Unpolitischen* (*Considérations d'un apolitique*) oscille entre l'expression d'une amicale mansuétude, l'ironie et la polémique. En tout cas, aucune attitude fondamentalement universaliste ne se dessine dans cet ouvrage. Bien au contraire: durant cette phase d'écriture (1915-1918), l'auteur se fait justement le représentant de l'attitude intransigeante d'un homme convaincu par la nécessité de la guerre. Qu'il souligne sa pensée nationaliste par un encouragement à la responsabilité civile et par des thèses pseudo-philosophiques – Il évoque ainsi la "fonction téléologique de la guerre" – n'améliore rien:

Je suis aussi un citoyen dans mon rapport à cette guerre, je le sais parfaitement. Le citoyen est intrinsèquement national [...]. Pourtant, la fonction téléologique de la guerre n'a souvent pas été reconnue du tout, au sens où elle préserve les spécificités nationales, les perpétue et les renforce: elle est le grand moyen pour lutter contre la dissolution rationaliste de la culture nationale [...]. (Mann 1983: 115)

La guerre, un combat de la culture contre la civilisation! Or, Rolland incarne en quelque sorte cette civilisation à la française. Thomas Mann qualifie le "petit livre de guerre" qu'il considère "d'une bien-pensance infinie", d' "illusion soigneusement fabriquée":

“Cet au-dessus n'est-il donc pas d'une arrogance naïve, et impossible dans l'Europe d'aujourd'hui?” (*idem*: 163) Et Mann de se laisser aller à considérer Rolland comme “un Français jusqu'au bout des ongles, donc aucunement doué pour le cosmopolitisme” (*ibidem*).

Il semble à nouveau vouloir souligner que l'Allemand se caractérise a contrario par son cosmopolitisme inné; d'ailleurs, il le dit explicitement à plusieurs reprises.

La controverse découle au moins partiellement de la confrontation de Thomas Mann à l'intelligentsia française, qui se caractérise selon lui par son idéologie civilisatrice (“Zivilisationsliteratentum”) – ainsi que, dans ce contexte, d'une opposition à son frère Heinrich. En l'occurrence, c'est précisément l'internationalisme rationaliste d'un Romain Rolland ou d'un André Gide, qui firent par moments les yeux doux à la Révolution russe et au communisme, qui entra en collision avec le cosmopolitisme teinté de patriotisme de Thomas Mann.

Un Thomas Mann concerné: de nouveaux liens à la littérature mondiale

Si l'on suit le chemin parcouru par Thomas Mann depuis *Gedanken im Kriege* (*Pensées de guerre*) jusqu'au national-socialisme et à la Deuxième Guerre mondiale, on constate une nette évolution dans sa confrontation à la nation – plus exactement, au rapport de la nation allemande au monde. Son attitude plus critique vis-à-vis d'une nation conçue comme une instance politique a certainement eu à voir avec le fait que Mann, faisant l'expérience des autodafés, de l'isolement professionnel et de l'exil, ait été lui-même de plus en plus concerné. Néanmoins, la valeur spirituelle du national resta un élément important au sein de son existence d'écrivain. Deux constatations s'imposent. Dans l'ensemble, les déclarations de Thomas Mann au sujet de la *Weltliteratur* se multiplient. A ce titre, Mann explore les écrits de Goethe selon une démarche beaucoup plus analytique et bien plus en détail qu'à l'époque de la Première Guerre mondiale. La distance historique l'aide à situer plus clairement les assises et les raisons d'une pensée et d'une action internationales (par exemple en 1932, dans son discours “Goethe als Repräsentant des Bürgerlichen Zeitalters”) (Mann Goethe: 1982a). Son avis au sujet du fait qu'une “plus grande intimité (Intimwerden)

de l'Europe, voire du monde" ait été davantage encouragée qu'empêchée par la guerre, peut se lire comme une confirmation de nos observations. Ecrire contre la guerre constitue per se une obligation morale, qui s'accomplit chez les intellectuels à l'échelle internationale, et selon des processus littéraires mondiaux. Le revirement que l'on peut constater chez Thomas Mann dans les années 1930, en particulier par rapport aux thèses qu'il défend dans ses *Betrachtungen*, est peu étonnant au vu de la situation politique en Allemagne et en Europe:

Sans aucun doute, beaucoup de préjugés ont présidé à l'établissement par Goethe d'une *Weltliteratur*, et l'évolution constatable au cours des dix décennies ayant suivi sa mort, ayant mené au perfectionnement de la communication, à l'envol des échanges, la plus grande intimité de l'Europe, voire du monde, ayant été davantage encouragée qu'empêchée même par la Grande Guerre, tout cela a été nécessaire pour que l'époque que Goethe considérait être venue parvienne pleinement à sa réalisation – à tel point qu'aujourd'hui, le danger d'une confusion entre ce qui est véritablement ouvert au monde (*Weltfähig-Weltgültigen*) et ce qui est seulement mondain (*Weltläufigen*), un bien international moins durable, est fort envisageable. [Nous soulignons] (Mann 1982b: 175)

Il ne s'agit pas ici de renoncer à l'impulsion dialectique consistant à affirmer les positions nationales face aux processus littéraires mondiaux. Mais Thomas Mann y associe des formules bien plus ironiques, surtout dans un contexte fictionnel. *Doktor Faustus*, roman paru en 1947 mais conçu pendant la guerre, décrit la vie d'Adrian Leverkühn depuis la fin du XIXe siècle jusqu'en 1940. L'œuvre, écrite compte tenu de deux guerres mondiales, aborde de nouveau la fusion des modes d'existence nationale et cosmopolite. Le narrateur, qui ne se nomme pas Zeitblom par hasard ("Zeit", "le temps": il raconte les événements au rythme de toute une époque : la première moitié du 20^{ème} siècle), et qui peut être considéré, dans une certaine mesure, comme l'incarnation d'une résistance humaniste contre la barbarie de l'Allemagne, proclame ce qui retentit à plusieurs reprises dans les essais de Thomas Mann: "moi, Allemand, je conserve, indépendamment d'une teinte universaliste [...] un sentiment vivace pour la particularité nationale [...]" (Mann 1981a: 454). "Monde", ce petit mot, a de facto charmé Thomas Mann: il se met à l'employer dans toutes les combinaisons possibles et imaginables, et l'on a parfois l'impression que même

Goethe, avec ses nombreuses déclarations et causeries concernant les rapports au “monde”, est dégradé au rang de réminiscence ironique.

Un exemple évocateur: l'apparition d'un “homme du monde” (Weltmann) quelques années après la Première Guerre mondiale (1923 dans le roman), portant le nom de Saul Fitelberg. Celui-ci, un Juif polonais-allemand, qui travaille comme impresario dans de nombreux pays mais qui se sent à Paris comme chez lui, définit le fait littéraire mondial de façon très personnelle, au moment où il chante les louanges d'Adrian Leverkühn et de ses capacités artistiques: “un boche qui par son génie appartient au monde et marche à la tête du progrès musical [...]” (*idem*: 538). On remarquera que ce personnage cosmopolite parle aussi français (en italiques). “Vous vivez avec, sur l'aile de vos chansons, les poètes français et anglais, et le monde entier sera sous le charme de voir un Allemand, un ennemi d'hier, manifester par le choix de ses textes cette générosité – ce cosmopolitisme généreux et versatile!” (*idem*: 539).

Un amalgame verbal est présenté au lecteur, au sein duquel s'entremêlent les concepts d'internationalité, de judaïté, de “pro-germanisme” et de cosmopolitisme – le charabia d'un polyglotte habitué aux salons, qui a confondu le véritable cosmopolitisme avec “ce qui est seulement mondain”. Thomas Mann cite certes ici son propre discours sur Goethe, mais sous une forme fictionnalisée, et avec une certaine dose d'ironie et de sarcasme. Le narrateur semble ainsi nous dire que faire preuve de “générosité” dans le choix de ses textes ne suffit pas à faire éclore une quelconque compétence dans le domaine de la littérature mondiale.

Ici se referme temporairement le cercle de ceux qui ont traité de manière plus ou moins fructueuse du thème de la *Weltliteratur* en temps de crise. Le bilan de nos réflexions peut ainsi être formulé comme suit: si les guerres ont pu stimuler l'intérêt des intellectuels pour les littératures mondiales afin de formuler des messages de paix, cela ne signifie pas, a contrario, que des guerres peuvent être ainsi empêchées.

Bibliographie

Barbey d'Aurevilly, Jules (1913), *Goethe et Diderot*, Paris, Alphonse Lemerre.

Birus, Hendrik (1995), "Goethes Idee der Weltliteratur. Eine historische Vergegenwärtigung", in Manfred Schmeling (ed.) (1995), *Weltliteratur heute – Konzepte und Perspektiven*, Würzburg: 5-28.

Gide, André (1919), "Réflexions sur l'Allemagne", *Nouvelle Revue Française*, n°69: 46.

-- (1999), "De l'influence" [1900], in Gide, *Essais critiques*, ed. Pierre Masson, Paris, Gallimard (Pléiade): 403-417.

-- 1999a, "Goethe" [1932], in Gide, *Essais critiques*: 706-713.

-- 1999b, "Nationalisme et littérature" [1909], in Gide, *Essais critiques*: 176-180.

Goethe, Johann Wolfgang, *Faust*, Paris, Aubier/Montaigne, Coll. Bilingue (sans date).

-- (1991), "Aus Makariens Archiv", in Goethe, *Wilhelm Meisters Wanderjahre. Maximen und Reflexionen*. = *Sämtliche Werke*, ed. Karl Richter, München: Hanser, vol. 17.

-- (1996), *Letzte Jahre 1827-1832*, voir "Einführung", partie "'Weltliteratur' – Vom Postulat zur Praxis". = *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, vol. 18.2.: 666-702.

-- (1998), *Briefwechsel zwischen Goethe und Zelter in den Jahren 1799 bis 1832*, = *Sämtliche Werke*, *op. cit.*, vol. 20.2. (Lettre du 21 mai 1828).

Mann, Thomas (1981), "Gedanken im Kriege" [1914], in Mann, *Von Deutscher Republik. Politische Schriften und Reden in Deutschland, Gesammelte Werke in Einzelbänden, Frankfurter Ausgabe*, ed. Peter de Mendelssohn, Frankfurt/M: S. Fischer, 7-24.

-- (1981a), *Doktor Faustus. Das Leben des deutschen Tonsetzers Adrian Leverkühn, erzählt von einem Freunde* [1947], in Mann, *Gesammelte Werke in Einzelbänden*, *op. cit.*

Mann (1982), "Phantasie über Goethe", in *Leiden und Größe der Meister. Gesammelte Werke in Einzelbänden* *op. cit.*: 294-336.

- (1982a), "Goethe als Repräsentant des Bürgerlichen Zeitalters", in Mann, *Leiden und Größe der Meister. Gesammelte Werke in Einzelbänden*, op. cit.: 145-180.
 - (1983), *Betrachtungen eines Unpolitischen. Gesammelte Werke in Einzelbänden*, op. cit.
 - (1985), "Ansprache im Goethe-Jahr 1949". In: Über mich selbst. *Gesammelte Werke in Einzelbänden*, op. cit.: 439-456.
 - (1986), "Nationale und internationale Kunst", in Mann, *Die Forderung des Tages. Gesammelte Werke in Einzelbänden*, op. cit., 161-168.
- Rolland, Romain (1923), *Les Précurseurs*, Paris, Librairie Ollendorf.
- (1952), *Journal des années de guerre 1914-1919*, Paris, Albin Michel.
 - (1961), *Compagnons de route*, Paris, Albin Michel.
 - (1972), *Jean-Christophe*, Paris, Livre de Poche, vol III.
 - (2013), *Au-dessus de la mêlée* [1915], Paris, Petite Bibliothèque, voir "Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann" du 29/08/1914.
- Schmeling, Manfred (2013), "Einfluss und Komparatistik", in Rüdiger Zymner/ Achim Hölter (ed.), *Handbuch Komparatistik. Theorien, Arbeitsfelder, Wissenspraxis*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 149-151.

Manfred Schmeling Professeur émérite de littérature comparée à l'Université de Saarbrücken (Allemagne). 1998-2000 Doyen de la Faculté des Lettres. 1996-2003 Membre de l'école doctorale „Communication interculturelle“ (Universität des Saarlandes). 2006 Professeur invité à l'Université Paris III (Sorbonne). 2004-2008 Directeur du Pôle-France (Frankreichzentrum, Saarbrücken). En 2004, Officier de l'Ordre National de Mérite de la République Française. 2007-2010 Président de l'AILC/ICLA. Enseignement et recherches: Théorie de la littérature, narratologie, herméneutique interculturelle, traduction, littératures et arts, poétiques de la modernité. Publications : Métathéâtre et intertexte (1982). Der labyrinthische Diskurs (Habilitation, 1987). Livres récents (en co-direction): Lexikon der Poetiken (2009). From Ritual to Romance (2011). Transfer und Vergleich (2013). Theorie erzählen / Raconter le théorie (en voie de parution 2015).